

Le musée scientifique comme figure du journalisme : hybridations [trans]paradigmatiques

Jean-Paul NATALI

Cité des sciences
et de l'industrie (CSI)
Centre d'étude du débat public
(CEDP)
natali@cite-sciences.fr

Dans un texte précédent¹, nous avons montré qu'il existe une intrication forte entre les divers médias à l'œuvre dans les procès de communications de l'établissement muséal scientifique. Tout d'abord en interne, dans les diverses formes médiatiques des dispositifs de la médiation scientifique ; mais également en externe, dans les pratiques promotionnelles des productions de l'institution dont il est à noter que les annonces et les inaugurations suscitent des événements à fortes résonances médiatiques.

Cette « hybridation [trans]médiatique » constitue de fait la dynamique principale de la communication de l'institution. Cela nous avait amené à considérer l'importance de l'incidence de ces synergies médiatiques sur les effets de compréhension globale des champs scientifiques et techniques que génère l'ensemble des productions de l'institution. En effet, le musée des sciences met en scène un discours général qui s'inscrit, du point de vue des réceptions par ses visiteurs², comme un analogon de ce que serait la « vérité scientifique ». À remarquer que cette image forte du musée scientifique la distingue des visions idylliques et édulcorées émanant des parcs à thèmes qui promeuvent préférentiellement, le plus souvent dans un cadre ludique et festif, les bienfaits du progrès technoscientifique.

En fait, sur le plan des représentations communes, le post-modernisme intègre peu les courants relativistes et les postures

constructivistes³ qui le traversent. Cependant, les opinions courantes s'attachent à décliner cette « vérité scientifique » de manière plus ou moins duelle : en ce qui concerne les faits du « réel », il existe conjointement deux lectures du monde. À une vérité de connaissance plutôt abstraite – la « vérité épistémique » constituant le dernier avatar du positivisme –, s'oppose une vérité émergeant des structures et des dynamiques de fonctionnement de nos sociétés – la « vérité pragmatique » – plus matérialiste. C'est celle-ci qui permet d'agir au mieux en confrontant l'angélisme des savoirs aux dures contingences des pouvoirs sociaux, économiques et/ou politiques. Les principaux points desquels émerge cette dualité conduisent aux questionnements les plus dramatiquement importants de notre époque ; ceux qui concernent la survie de nos sociétés, voire de l'espèce tout entière ainsi que de ses environnements : les questions (épineuses) d'éthique, le recours (difficile) aux principes de précautions, la nécessité (laborieuse) d'un développement durable, etc., s'avèrent autant de marqueurs qui pointent notre incapacité à maîtriser le futur que nous sommes pourtant bel et bien en train de forger.

Une série d'évaluations construites à partir de situations délibératives⁴ nous a conforté dans l'idée que le visiteur du musée scientifique, souvent déçu et rendu méfiant par rapport aux propos qui saturent avec emphase son univers médiatique, vient chercher dans ce lieu archétypal du savoir, les fragments d'une « vérité » indubitable et pertinente : celle même qui lui apparaît indispensable pour sa propre construction de l'*imago* du monde et qui lui reste nécessaire quant à la validation de ses propres choix. Surtout si, en sus, il souhaite pouvoir participer démocratiquement aux évolutions de sa communauté dans les limites de parole que lui accorde son statut de citoyen. Il n'est donc pas question, pour lui, de se voir offrir un spectacle vide de sens, aussi plaisant soit-il : lorsqu'il quitte le musée scientifique, dans lequel il est paradoxalement venu chercher des mises en scènes qu'il désirait étonnantes et des dispositifs interactifs qu'il voulait passionnants, il doit rentrer chez lui avec la conviction que l'institution muséale lui a permis de connaître un peu mieux le monde dans lequel il vit.

De ce fait, les stratégies de communication mises en œuvre dans les expositions évoluent avec cette nouvelle donnée et s'attachent ainsi à mixer les genres : elles empruntent en conséquence aux divers cadres éducatifs classiques, formels et informels et agrègent complaisamment l'ensemble des démarches issues des divers modes de transmission. Cela conduit à une confusion/synergie des cadres paradigmatiques qui définissent les objectifs, les moyens et la nature des dispositifs de

publicisation du fait scientifique. Cette hybridation [trans]paradigmatique cherche de nouveaux procès de communication en croisant les savoir-faire du faire savoir ; et tout naturellement, elle retrouve et tente d'adapter les types de productions mises en place par le monde « journalistique », pourtant de plus en plus foncièrement désavoué par les citoyens⁶.

En effet, depuis la première guerre du Golfe, il est trivial de constater que la question de la fiabilité de l'information journalistique se pose de plus en plus clairement sur un mode négatif ; même si la figure du journaliste défenseur de la vérité recèle encore quelque attrait, les bidonnages révélés, la mainmise des grands groupes sur les médias presse et télévisuels, les corruptions et les compromissions avec les sphères politiques, l'intrication des pouvoirs, la morgue de certaines stars médiatiques et les manipulations de l'information en tout genre, décomposent cette figure inaugurée par l'*hubris* révolutionnaire, quasi mythifiée au tournant des XIX^e et XX^e et parachevée selon la figure du « quatrième pouvoir », celui de l'utopie de la publicisation de la vérité. Plusieurs enquêtes d'opinion, comme l'eurobaromètre 2003, montrent la perte de crédibilité de la profession et la méfiance grandissante des citoyens. Il faut bien reconnaître qu'actuellement le pouvoir des médias ne semble s'exercer contre les pouvoirs constitués que dans la mesure où cela lui permet de mieux composer avec ces pouvoirs ; l'opinion publique devient encore plus explicitement le lieu de la manipulation des masses ; l'événement est le plus souvent construit par les médias ou, ce qui revient au même, construit en fonction des médias ; les structures et les contextes de la production des discours médiatiques s'avèrent fortement inféodés aux enjeux politiques et économiques ; etc.

Dans cette situation générale, l'information scientifique n'échappe pas à ces contextes : que ce soit pour révéler une découverte plus ou moins avérée qui apporte financements et notoriété (cf. la mémoire de l'eau, la fusion à froid, etc.), que ce soit pour des assertions favorisant l'acceptabilité de décisions politiques (la gestion des déchets radioactifs, les mesures anti-pollutions, etc.), ou que ce soit encore pour justifier et crédibiliser les effets des publicités paradoxales que les grands groupes développent (les mondes « meilleurs » promis par les industries polluantes, les faux espoirs d'éradication de maladies, les molécules ou les traitements « miracle », etc.). Sur ce point, Bertrand Labasse⁸ souligne le fait que la construction des connaissances scientifiques par les citoyens ne résulte pas seulement des processus d'éducation formelle ou des ouvrages de vulgarisation, mais qu'elle s'effectue à partir d'informations empruntées à l'ensemble des médias, notamment presse et publicité,

sans qu'il existe pour autant de véritables procédures de validation de ces types d'information.

Dans ces conditions, le centre de culture scientifique et technique apparaît souvent pour le citoyen comme le lieu actuel de la légitimité de l'information en ces domaines. Quoi de plus naturel et de plus logique, en somme, bien que la filiation entre patrimoine et actualité ne s'avère pas si évidente que cela. En France, la Cité des sciences et de l'industrie à Paris (CSI) et le réseau des Centres de culture scientifique, technique et industriels (CCSTI) se sont engagés, avec plusieurs orientations complémentaires, dans des productions qui témoignent de l'émergence du paradigme journalistique dans les procès de communication avec leurs publics.

L'intégration de Sciences / actualités dans l'exposition permanente de la CSI (Explora)

Dès son ouverture en 1986, la CSI a intégré dans ses espaces publics une structure d'exposition et de dossiers audiovisuels liée à l'actualité ; tout d'abord dans un lieu accessible gratuitement, l'entrée de la Médiathèque puis, plus récemment, dans le sein de l'exposition permanente accessible aux abonnés et aux visiteurs payants. L'équipe de journalistes en charge de cet espace a donc tout naturellement glissé vers un type de communication muséale décrit, par son responsable, comme une nouvelle forme de journalisme, un « *journalisme d'exposition*⁹ ». Dès lors, le visiteur parcourant les présentations de cet espace est qualifié de « *visiteur d'actualité* », bien distinct du « *lecteur/auditeur/télespectateur/internaute* » en ce sens où il lui devient possible de prendre une « *posture active et interactive pour mieux saisir, au sens propre, l'actualité et ses enjeux*¹⁰ ».

Il en résulte que l'ensemble définit une forme de médiation hybride empruntant à la fois aux paradigmes muséaux et journalistiques. Du « musée », elle emprunte les dispositifs scripto-visuels et les animations classiquement réservés aux expositions : des panneaux comportant textes et images, agrémentés d'audiovisuels individuels (moniteurs et casques) ou collectifs (écrans de projections), le tout fonctionnant en unité propre ou servant de support et de cadre à des animations avec des médiateurs scientifiques, à des rencontres avec des scientifiques, voire à des petits espaces de débats publics avec les visiteurs. Du média presse, elle garde une organisation structurelle en dossiers, enquêtes, entretiens, etc., se targuant d'une « *garantie de rigueur, de fiabilité et d'indépendance* » et

s'interdisant de « *produire des contenus lisses et tièdes, faussement consensuels*¹¹ ». Les nouvelles technologies de l'information et de la communication ne sont pas absentes ; l'ensemble du dispositif se complète par une utilisation stratégique des réseaux tout autant que par le recours au support multimédia : un site internet et des DVD-ROM viennent parachever le dispositif muséal de ce type d'exposition.

S'appuyant tout à la fois sur des animations humaines, des dispositifs scriptovisuels, des productions audiovisuelles et multimédias, des sites télématiques, etc., « l'exposition journalistique » se construit comme une forme synergique de l'ensemble des médias de communication. Ce faisant, elle se présente comme une réponse globale et pertinente à la problématique générale de la publicisation des faits scientifiques et affirme ainsi participer au mieux à la construction de la culture scientifique. Le paradigme journalistique fonctionne ici complètement : le journaliste muséal, disposant d'un arsenal de supports communicationnels performants, explique clairement et sans ambiguïté ce qu'il faut savoir sur un sujet scientifique donné ; ses sources sont perçues comme sûres et légitimes et son travail de médiateur proche de la perfection : sa position neutre transparait dans l'équilibre qu'il se plaît à souligner en laissant une place équitable à l'ensemble des argumentaires éristiques liés aux débats science/société. Ainsi, se plaçant indubitablement au-dessus de la mêlée, arguant de sa proximité avec les lieux de production des savoirs pour valider ses discours et s'intégrant à la mission de service public de l'institution muséale, « l'exposition journalistique » prétend tout à la fois échapper au discrédit des autres médias presse, se démarquer des laborieuses productions pédagogiques des musées traditionnels et affirme *in fine* savoir exactement ce qui est bon pour son public.

On peut néanmoins imaginer que ce « *processus de journalisation (au double sens de "journalier" et de "journalistique") de la pensée et de la vie*¹² » vient ici instaurer une nouvelle logique descendante du partage du savoir, paradoxalement étayée par une apparence de participation (les pratiques interactives et les débats). Sans qu'il soit nécessaire de revenir ici sur les rhétoriques implicites à l'œuvre dans le discours journalistique, ni sur le fait que, intégré à une institution elle-même liée à une tutelle politique, le dispositif de médiation s'avère ici tout autant contraint à une forme « politiquement correcte » des controverses, nous pouvons facilement imaginer que la position de « l'exposition journalistique » la rend tout autant « contextualisée » que celle des directions de la communication des institutions scientifiques et industrielles (qu'elle relaie), que celle des porte-parole politiques (qu'elle assimile) ou bien

encore, que celle des militants organisés en associations dans la société civile (dont elle s'inspire).

Forme mass-médiatique comme les autres, « l'exposition journalistique » ne peut certes pas prétendre à devenir le parangon d'expression de la « vérité » dont elle se réclame en s'appuyant sur la légitimité de l'institution qui l'accueille/la génère. Bien sûr, son discours évite le « consensus tiède » mais, forme muséale oblige, c'est souvent en simplifiant à outrance la complexité des critères qui sous-tendent les débats. De plus, les structures sémantiques qu'elle convoque et qui se veulent l'expression incontestable des questions que se posent les citoyens, ne sont la plupart du temps que la reproduction des artifices rhétoriques usités dans l'ensemble des médias pour mettre dos à dos les argumentations contradictoires. Cependant, sa forme de « vérité mise en débat » lui confère au sein de l'institution un statut particulier qui la distingue des autres productions muséales. Elle présente en effet un avantage certain sur les autres types d'exposition : sa structure et ses « expôts » peuvent facilement être reproduits dans d'autres lieux et sont donc aisément transférables dans le réseau des centres de culture scientifiques, techniques et industriels : sous forme d'« expo-dossiers », elle s'exporte facilement comme embryon d'exposition à remonter, à partir des supports disponibles : impression des panneaux, multimédia à installer dans un ordinateur et connexion internet, suffisent à recréer ailleurs la même exposition à peu de frais.

L'essence du journalisme : la diffusion de l'information

À ce jour, quatre « expo-dossiers » circulent actuellement dans le réseau des CCSTI sous la forme de DVD-ROMS bilingues français et anglais. La forme anglaise est présentée sous la dénomination de *exhibition kit*. Ce sont : 1. « Chronique des années martiennes » (*Chronicle of the Martian Years*) ; 2. « Du SIDA au SRAS : les nouveaux fléaux » (*From AIDS to SARS : the new scourges*) ; 3. « Le cannabis sous l'œil des scientifiques » (*Cannabis through the scientist's eyes*) ; 4. « Les grands singes vont-ils disparaître ? » (*Are great apes headed for extinction ?*).

Chacun, ainsi que l'exposition dont il découle, a été conçu en fonction d'un élément d'actualité scientifique : sonde martienne, épidémie de SRAS, rapport officiel sur le cannabis, campagne sur la protection des grands singes. Ils sont tous conçus sous la même forme et développent systématiquement trois rubriques : présentation et mode d'emploi, découvrez les contenus et créez votre exposition

La rubrique sur les contenus se décline en panneaux, films, interviews, quiz et annexes. Les panneaux, sous format .pdf, peuvent être reproduits sur des cadres classiques de présentation ; les films peuvent être projetés ou disponibles sur un poste informatique ; les interviews audio peuvent être diffusés ou écoutés au casque ; les quiz assurent l'interactivité de l'exposition et les annexes apportent la base référentielle sur le thème. La dernière rubrique indique les procédures à suivre pour transformer le DVD-ROM en structure d'exposition, en laissant toute latitude à l'utilisateur de compléter celle-ci par les textes, les objets et les dispositifs qu'il voudra bien y intégrer.

Ces « expo-dossiers » sont produits au rythme de deux par an et doublent systématiquement chaque « exposition journalistique ». Ils constituent ainsi une collection d'expositions qui sont achetées, reproduites et présentées dans le réseau des centres culturels scientifiques au gré de leurs programmations spécifiques. Ils sont également consultables sous leur forme native par les particuliers qui souhaiteraient les acquérir.

L'intégration du cadre journalistique dans le dispositif muséal d'exposition de la CSI

Sur le plan de l'expression muséale, cette logique journalistique s'inscrit également dans la conception des expositions traditionnelles en imposant des dynamiques de type *infotainment* en contrepoint des cadres éducatifs de type *edutainment*. En effet, les expositions temporaires de ces dernières années ont rapidement intégré cette logique dans le corps même du dispositif muséal. Et pour cause : dans la mesure où les processus de production des expositions recourent à des partenaires industriels souvent impliqués dans des problèmes de société, la crédibilité du discours muséal ne peut perdurer que si l'exposition fait « convenablement » écho à ces problématiques.

Par exemple, une récente exposition sur les techniques d'exploitation des pétroles extrêmes a ouvert ses portes avec la participation financière d'un partenaire industriel de ce secteur. Dans le champ médiatique, cette société était en butte à des accusations fortes quant à ses relations avec le gouvernement du pays qu'elle prospectait : l'exploitation pétrolière semblait sous-tendue par des actions d'ordre public plus que critiquables en ce qui concerne le respect des droits de l'Homme. Il en donc fallu, *a minima*, exposer deux légers panneaux contradictoires, l'un émanant de la société pétrolière, l'autre d'une ONG très critique sur les actions de cet industriel. Dans ce cas précis, il est possible de constater que la

pression de l'actualité a rendu nécessaire l'introduction d'informations relevant d'un cadrage journalistique dans la structure même du dispositif muséal. Mais cette naturalisation de l'expression journalistique s'est néanmoins effectuée de manière très atténuée et, de ce fait, il n'en a résulté qu'une très faible ingérence dans le discours global sur les retombées sociopolitiques du progrès technoscientifique et a conforté *contrario* la nécessité du développement des exploitations pétrolières ; à n'importe quel prix, serions nous tenté d'ajouter...

En amont de la conception de cette exposition, une étude effectuée dans le cadre d'une évaluation délibérative sur l'exposition permanente (Explora) a fait apparaître toute la complexité et toutes les difficultés liées à la prise en compte de cette dimension « journalistique ». Dans le cours de l'une de ces sessions délibératives³, un moment de rencontre a été organisé entre un panel d'une douzaine de personnes recrutées dans le public des abonnés de la CSI et des responsables de l'institution muséale. Lorsque les représentants des visiteurs ont appris l'existence du projet d'exposition avec cet industriel du secteur pétrolier, ils ont tout d'abord exprimé un rejet violent de sa participation à des expositions scientifiques et techniques. Puis, discutant et se ravisant, le groupe a non seulement admis cette participation, mais fortement souhaité que ce soit l'occasion pour cet industriel de s'expliquer (rendre des comptes) sur un ensemble de faits de société que la société civile, *i.e.* les associations écologiques et humanitaires, lui reprochait.

L'examen de cette requête a rapidement fait émerger les difficultés que l'entreprise soulevait, que ce soit non seulement au niveau du positionnement de l'industriel, mais également pour les procédures de conception proprement dites, ainsi que pour la cohérence du système de communication conçu pour l'exposition. Il est clairement apparu à cette occasion que la dimension sociétale liée à la thématique envisagée pour l'exposition ne pouvait être réellement prise en compte par le dispositif muséal.

Les formes d'enquêtes, de dossiers ou de débats qui sont depuis quelques années associées à des expositions thématiques dans les champs scientifiques et techniques constituent en fait un élément puissant de métacommunication : l'institution fait savoir par là qu'elle n'ignore pas le contexte global du thème scientifique ou technique qu'elle présente ; elle apporte ainsi quelques données susceptibles d'aider le visiteur qui se contenterait de la seule visite de l'exposition pour construire son opinion sur ce thème ; sachant qu'elle lui offre par ailleurs la possibilité de parfaire ses représentations, en consultant les dossiers et les ouvrages de sa médiathèque et par le biais des conférences de son « collègue ».

L'organisation programmatique : vers le débat science / société

Depuis le début de ce millénaire, l'agenda des productions de la CSI s'est organisé en grandes options programmatiques qui fédèrent l'ensemble de l'offre vers ses publics. Trois programmes se sont succédé : 1. « Les défis du vivant », portant sur les avancées liées à la biologie humaine et à la médecine ; 2. « Gérer la planète », prenant en compte les thématiques liées au développement durable ; 3. « Les secrets de la matière », mettant en perspective les innovations technologiques contemporaines et futures¹⁴.

Chaque programme se développe sur environ trois ans et sert de cadre à une série d'expositions temporaires comportant une à deux productions majeures (1 200 à 2 000 m²) et plusieurs mineures (quelques centaines de m²). Le programme encadre également plusieurs saisons de conférences et cours du « collègue » de la CSI et permet d'articuler des productions événementielles, des rencontres entre scolaires et scientifiques, des projections de films, des publications d'ouvrages, des participations à des manifestations médiatiques, etc.

Comme on peut le constater, l'intitulé de chaque programme emprunte sa phraséologie à l'univers journalistique, ce qui s'avère encore plus signifiant dans les textes des documents de communication à destination des médias : les thématiques des expositions sont plus abordées par leurs contenus sociétaux que par les sujets scientifiques qu'elles regroupent. Mais c'est surtout au niveau du programme du « collègue¹⁵ » de la CSI que l'aspect débat sciencesociété est plus délibérément mis en œuvre. Ainsi, c'est en développant son offre de conférences, de tables rondes et de rencontres avec des sommités non seulement scientifiques, mais également économiques et politiques, que l'institution étend sa dimension médiatique vers des problématiques émergentes de l'univers journalistique. Il est à noter que ces manifestations sont le plus souvent associées, dans le cadre de partenariats, à des représentants des médias presse et des médias audiovisuels.

Le « collègue » assume ainsi une part importante de la communication de la CSI sur son implication sociétale. Comme indiqué dans l'article cité en début de ce texte, il réalise une hybridation forte entre musée et médias de masse. Ce faisant, c'est bien au niveau des processus de la diffusion médiatique de l'information qu'il modifie de manière conséquente l'ensemble des productions de l'institution muséale qui, par conséquent, se recadrent de manière complémentaire ou contrapunctive dans leurs objectifs et leurs procès de conception. Le

paradigme journalistique, selon Jean Charon et Jean de Bonville¹⁶ est le « système normatif engendré par une pratique fondée sur l'exemple et l'imitation, constitué de postulats, de schémas d'interprétation, de valeurs et de modèles exemplaires auxquels s'identifient et se réfèrent les membres d'une communauté journalistique dans un cadre spatio-temporel donné, qui soudent l'appartenance à la communauté et servent à légitimer la pratique ». C'est bien ce niveau paradigmatique, aussi bien linguistique que procédural, qui est emprunté aux médias et qui vient ici s'hybrider avec les paradigmes de l'éducation formelle et informelle traditionnellement mis en œuvre par les musées. Ce qui, bien évidemment change le discours de l'institution et ne manque pas de transformer son image vis-à-vis de sa clientèle.

Le musée des sciences : ultime défenseur médiatique de la « vérité scientifique » ?

On le sait, la société dite de l'information et de la communication noie chacun d'entre nous sous le déluge des faits, explications, interprétations, discussions, etc., qui sourdent en continu de nos environnements scripto/audio/visuels. Chaque individu, pour forger son opinion, doit trier l'information dans l'ensemble de ses réceptions médiatiques en fonction des crédibilités qu'il affecte à chaque source dont il a l'usage.

Déjà, il lui faut naviguer entre les paradoxes et les contradictions qui tissent, entre les diverses origines discursives, un tapis d'inconnues de plus en plus épais¹⁷. L'internet ne peut évidemment pas simplifier le paysage : si le réseau télématique peut (à terme) permettre à chacun de s'exprimer dans le brouhaha général, cela ne peut que démultiplier les sources et rendre encore plus complexe la recherche d'un « vérité » éclatée dans les forums, blogues, *buzz*, et autres *t'chats* : comment décider de la légitimité des discours qui s'y propagent ? Comment se fier à des portails et/ou des moteurs de recherche dès lors que l'on commence à comprendre que leurs structures ne sont pas si indépendantes que cela des pouvoirs qui les génèrent ?

La ressource fiable, dans le domaine technoscientifique, pourrait se chercher dans les productions des musées scientifiques contemporains, c'est-à-dire auprès des centres culturels dédiés à la publicisation des sciences et des techniques actuelles. Mais c'est là où le paradigme journalistique représente à terme un risque important dans l'évolution de la crédibilité associée à ces institutions. Pour capter et retenir ses publics, l'institution muséale s'inspire de plus en plus des démarches et des pratiques des médias : à force de traiter l'information scientifique

comme le font les médias de la presse écrite et audiovisuelle dont elle constitue censément l'alternative, elle s'engage dans une modification de son image qui peut rapidement faire basculer la confiance de ses visiteurs. Confiance qui, pour l'instant, au vu des évaluations de public, reste entière et forte. Quoi qu'il en soit, l'hybridation entre les divers paradigmes qui s'appliquent à la publicisation des connaissances scientifiques et techniques s'avère sans doute indispensable. La pluralité médiatique qui en résulte complexifie grandement la compréhension des savoirs et des pouvoirs qui enserrent le rapport au monde de chacun. C'est donc à l'apprentissage de la complexité, et non à son éradication par les médias, que chaque citoyen semble confronté. D'autant qu'il commence dorénavant à mieux comprendre ce qu'implique l'aphorisme de Paul Valéry selon lequel « *ce qui est simple est toujours faux. Ce qui ne l'est pas est inutilisable*¹⁸ » ■

Notes

1. J.-P NATALI (2003), « Hybridations transmédiatiques », in *Médiamorphoses*, « L'exposition, un média », n° 9, nov. 03, pp. 82-87.
2. J.-P NATALI (2002), « Évaluation des contenus scientifiques du programme « Gérer la planète », Expérimentation d'un protocole délibératif, déc. 01 », *Rapport dans le cadre du contrat d'objectif 1.8 de la Cité des Sciences et de l'Industrie*, mars 02.
3. Par constructivisme, nous entendons bien une position sur la connaissance elle-même et non sur sa construction par le social (constructionnisme). Voir à ce sujet les actes du colloque du CERIC, Béziers, 17-18 avril 2003 « Le constructivisme dans les sciences de l'information et de la communication ». Et plus particulièrement l'article : J.-P NATALI (2003), « Approches constructivistes de l'analyse/conception de dispositifs de médiation et de délibération ».
4. J.-P NATALI (2004), « Évaluation des représentations des visiteurs d'Explora », Expérimentation d'un protocole délibératif, nov./déc. 02 », *Rapport de la Cité des Sciences et de l'Industrie*.
5. Nouvelle en ce sens qu'elle n'est plus seulement enjeu de connaissance « pure », mais bien au contraire, enjeu de positionnements complexes au sein du jeu démocratique de la société. Il ne s'agit plus « d'honnête homme », mais de « citoyen averti ».
6. Cf. *Le Monde diplomatique* (avril-mai 2005), « Un discrédit croissant », premier chapitre du n° 80 de *Manière de voir*, « Combats pour les médias ».
7. « Every year, the press wins the war against cancer two or three times » – Revuelta G. (1988), *The New York Times* cura el cancer. Quark ; Ciencia, Medicina, *Comunicacion y cultura*, 12 – cité in rapport Labasse, voir ci-dessous.
8. B. LABASSE (1999), « La médiation des connaissances scientifiques et techniques », *Rapport pour la Direction générale XII de la Commission européenne*.

LE MUSÉE SCIENTIFIQUE COMME FIGURE DU JOURNALISME : HYBRIDATIONS...

9. A. LABOUZE (2004), « Vers un "journalisme d'exposition" », *La lettre de l'OCIM*, n° 94, juillet-août 04.
10. *Ibid.*
11. *Ibid.*
12. J. BOUVERESSE (2001), *Schmock ou le triomphe du journalisme. La grande bataille de Karl Kraus*, Seuil, Coll. « Liber ».
13. Pour une description détaillée de cette étude, voir JP. NATALI, « Élaboration de protocoles délibératifs dans le cadre de l'institution muséale scientifique. De l'évaluation des publics aux situations de communication avec les citoyens », *La situation délibérative dans le débat public*, colloque CEDP, Tours, 14-16 mai 2003.
14. Ce programme débutera en 2006.
15. On peut consulter le programme du « collège » et accéder à ses archives sur le site : www.cite-sciences.fr/francais/ala_cite/college/flash.htm.
16. Cf. http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/documents/archives0/00/00/07/90/sic_00000790_00/sic_00000790.rtf.
17. J.-P NATALI (2002), « Communications inter et intra disciplinaires : les paradigmes et les paradoxes de la médiation scientifique et technique », *Actes des rencontres CCSTIvales de Suze-La-Rousse 2001*.
www.maison-ceramique.org/actions/cstivales/natali.doc.
18. P. VALÉRY (1942), *Mauvaises pensées et autres*, OE., t. II, Pl., p. 864.